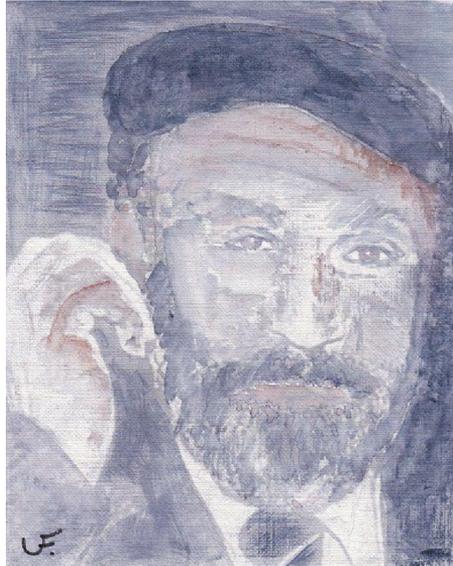


## Antoine Blondin, Roger Nimier et le mot de Térence

Jalel El Gharbi  
Université de La Manouba – Tunis – Tunisie  
jalel.elgharbi@gmail.com



Antoine Blondin par Viviane Falguyettes

Il y a un mot qu'on cite souvent sans que jamais ne soit évoqué le nom de son auteur, parce que la paternité de cet aphorisme est évidente : « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* », « je suis homme et rien de ce qui touche l'homme ne me paraît indifférent »<sup>1</sup> dit Chrémès dans l'acte premier, scène première de *L'Heautontimorémenos*, titre dont Charles Baudelaire a fait l'intitulé d'un poème de la section « Spleen et idéal ». Le mot, on l'aura deviné est de Térence né à Carthage vers 190 J.C et mort à Rome en 159 avant J.C.

---

<sup>1</sup> Térence, *L'Heautontimorémenos*, in *Comédies* Acte I, scène première vers 77, Paris, Éd. Charpentier, 1860, p.289.

Cet aphorisme peut être lu comme référent moral et comme mot d'ordre militant. Il sera repris par les pères de l'Église qui y voient un précepte prônant le dévouement et le sacrifice mais il sera repris également par Voltaire. Le mot de Térence se retrouve sous des plumes diverses. Les uns y lisent l'aveu d'une faiblesse (c'est le sens que donne Montaigne à la maxime), une de ces faiblesses qui ne diminue en rien l'être, parce que profondément humaine, les autres y voient l'affirmation de la force et du courage (C'est plutôt le sens que Voltaire finit par donner au mot de Térence). Il est heureux que faiblesse et force ait en commun leur initiale, figure que la rhétorique nomme homéoarchton.

Chez Roger Nimier (1925-1962), le mot prend le sens d'une exigence : ne cultiver que ce qui est en accointance avec la nature humaine. Roger Nimier pense à l'aphorisme de Térence, dès 1948, date de la publication des *Epées*, son premier roman. La leçon de ce roman est une réécriture de la maxime de Térence : « En frappant des inconnus, c'est moi que j'avais blessé ». Nous sommes très loin de Rousseau, beaucoup plus proche de Stendhal, plus proche de Marivaux. On l'aura remarqué, le nom de Térence n'est jamais cité. Cette omission du nom de l'auteur fait penser à ce cycle romanesque de Georges Duhamel (*La Chronique des Pasquier*, qu'on ne lit plus guère) et où – à une exception près – les noms de Baudelaire, de Victor Hugo n'apparaissent jamais à la fin des nombreuses citations que fait Georges Duhamel des deux poètes. En tant qu'arabophone cela ne me choque pas. La rhétorique arabe a un nom pour désigner ces citations dont l'auteur n'apparaît pas parce qu'elles sont évidentes الاقتباس, figure par laquelle on reprend sans le citer un texte dont l'auteur est immédiatement identifié par le lecteur.

En 1950, Roger Nimier publie chez Gallimard *Le Hussard bleu*. Ce titre est comme un hommage à Jean Giono l'auteur du *Hussard sur le toit*, publié chez le même éditeur en 1951. Il convient que les dates ne nous induisent pas en erreur. En 1950, Roger Nimier écrit à Jean Giono pour lui demander la permission d'utiliser cet intitulé. En 1948, les chapitres VI à VIII ont été publiés dans la revue *La Table ronde* des éditions éponymes. Giono n'y voit aucun inconvénient. Il écrira à ce propos à Marc Dambre : « Nous n'étions pas à un Hussard près » et à Claude

Gallimard : « il me semble un peu vaniteux et parfaitement injustifiable de vouloir accaparer le mot de *hussard*. » En réalité, Nimier pense très tôt à ce titre. Son premier roman comporte plus d'une fois le mot « Hussard » et même Hussard avec à la même page l'adjectif « bleu »<sup>2</sup>.

C'est à ces deux titres que Bernard Frank, alors jeune secrétaire de Jean-Paul Sartre a pensé en qualifiant ces écrivains de Hussard – qu'il a fait rimer avec grognards<sup>3</sup>. Bernard Frank traite les hussards de fascistes. Il s'agit de quatre écrivains qui s'inscrivent dans la lignée de Jacques Chardonne (1884-1968) dont Michel Déon dit que « Sa conversation comme ses lettres sont des livres<sup>4</sup> » et surtout de Paul Morand (1888-1976) que Michel Déon salue en reprenant à son compte l'hommage que Cocteau lui rend dans cette formule : « pauvre comme Crésus, riche comme Job »<sup>5</sup>. L'influence de Paul Morand sur les Hussards est telle qu'on a pu les appeler les « morandiens ». Il s'agit de Roger Nimier (1925-1962), Antoine Blondin (1922-1991), Jacques Laurent (1919-2000), Michel Déon (1919-2016). Les deux premiers ont toujours affirmé le caractère indéfectible de leur amitié et les deux derniers ont vite pris leurs distances de ce groupe. La mort tragique de Roger Nimier, jeune homme aux allures de prince révolté – pour ne pas dire anarchiste de droite, assoiffé de poésie, de conquêtes avait de quoi émouvoir. Nimier est un écrivain à la phrase incisive, lumineuse et élégante. Sa mort accidentelle a fait de lui le chef de file des Hussards. On peut penser ici – toutes proportions gardées - à la manière avec laquelle René-Guy Cadou (1920-1951) a été mis à la tête de l'Ecole de Rochefort après sa mort précoce. Ce qui fut par la suite vivement contesté par Jean Bouhier. Mais Nimier n'est pas Cadou et Blondin n'est pas Bouhier.

Il est vrai que les accointances entre Nimier et Blondin sont telles qu'on ne sait qui des deux rend hommage à l'autre, qui des deux cite l'autre. Certes, on peut se fier aux dates de publication des œuvres pour trancher mais ce critère est à manier avec prudence tant l'époque semble penser aux mêmes textes, se ressourcer dans les mêmes ouvrages écrivant,

---

<sup>2</sup> Nimier, Roger, *Les Épées*, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1997, p.161.

<sup>3</sup> Belle trouvaille à vrai dire puisque « grognard » signifie « qui grogne trop » mais désigne également un soldat de la vieille garde sous Napoléon 1<sup>er</sup>.

<sup>4</sup> Déon, Michel, *Le Balcon de Spetsai*, Paris, Gallimard, col. « folio », 1984, p.124.

<sup>5</sup> Déon, Michel, *Les Arches de Noé*, Paris, Gallimard, 1980, p.269.

réécrivant les mêmes pensées. Le mot de Térence semble en vogue à cette époque marquée par les guerres. C'est ainsi que s'agissant d'un asile psychiatrique, Blaise Cendrars écrit en 1926 : « Tout ce qui est humain y est étranger<sup>6</sup> ». En 1965, Georges Perec reprend le mot de Térence « rien de ce qui était humain ne leur fut étranger<sup>7</sup> ». Plus près des auteurs qui nous intéressent, Jacques Chardonne reprend le mot de Térence sous une autre forme quand il écrit : « Les directions de l'humanité me touchent comme un souci personnel<sup>8</sup> ». Si l'on considère les deux chefs-d'œuvre d'Antoine Blondin et de Roger Nimier à savoir respectivement *L'Europe buissonnière* (1949) et *Le Hussard Bleu* (1950), on peut mesurer à quel point les affinités entre les deux auteurs sont grandes.

*L'Europe buissonnière*, donne à lire page 19 cette citation « Rien de ce qui est humain ne lui demeurerait étranger » et vers la fin du roman, page 399 : « Rien de ce qui touche à la France ne m'est étranger ». Ailleurs, Blondin écrit « Je ne croi[s] pas tellement qu'un homme possède une histoire en propre...<sup>9</sup> ».

Dans *Le Hussard bleu*, heureux hasard des éditions de poche, c'est aussi page 19 qu'on peut lire le mot de Térence dans sa déclinaison de cri de révolte : « quand les habitants de la planète seront un peu plus difficiles, je me ferai naturaliser humain<sup>10</sup> ». Plus loin, Nimier écrit ce passage de haute teneur poétique : « moi qui affecte tant de dégoût pour les hommes, je suis heureux de leur ressembler dans les actions essentielles de la vie. J'aime leurs églises, leurs tableaux. Je proteste contre le monde moderne, mais j'adore ses femmes minces<sup>11</sup> » et vers la fin du roman, il conclut de manière péremptoire : « Tout ce qui est humain m'est étranger.<sup>12</sup> »

*Un singe en hiver* 1959, film d'Henri Verneuil (1962) avec Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo, s'inspire du goût de Nimier pour la vitesse, pour l'aventure et du goût prononcé de Blondin pour le vin. De ce roman, on ne sait s'il est d'inspiration biographique ou autobiographique. Ce qui

---

<sup>6</sup> Cendrars, Blaise, *Moravagine*, Paris, Grasset, 1926, p.22.

<sup>7</sup> Perec, Georges, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965, p.35.

<sup>8</sup> Chardonne, Jacques, *Claire*, Paris, Grasset, 1931, p.119.

<sup>9</sup> Blondin, Antoine, *Un singe en hiver*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1959.

<sup>10</sup> Nimier, Roger, *Le Hussard bleu*, Paris, Gallimard, col. « folio », 1977, p.19.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.123. (120 livre de poche).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.434. (433 Poche).

prime, c'est l'exaltation frénétique de la vie « il n'y a pas un idéal qui vaille la vie d'un homme, parce que l'idéal, c'est de vivre<sup>13</sup> ». Tel est le contenu qu'il convient d'attribuer au cynisme des Hussards. Le cynisme grec dont Diogène de Sinope est la figure tutélaire, entend prendre le contre-pied des valeurs dominantes. À l'engagement sartrien, jargonnant et intellectualiste, ils opposaient une posture hédoniste postulant la synonymie entre vivre et désirer et le primat du bonheur

Un autre exemple peut illustrer la parenté entre ces textes qui se citent. L'incipit du *Hussard bleu*, reprend celui de la *Recherche* : « Longtemps, j'ai cru m'en tirer sans éclats. J'appartenais à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé. » *Monsieur Jadis ou l'École du soir* d'Antoine Blondin (1970) commence de la sorte : « Longtemps, j'ai cru que je m'appelais Blondin, mon nom véritable est Jadis ». Antoine Blondin ne reprend pas Proust mais Nimier et pourtant, tout texte commençant par « toujours » imite Proust et le cite. Mis au début d'une œuvre, cet adverbe n'est rien d'autre qu'un emprunt à Proust. Michel Deguy joue à déjouer ce principe quand il fait de l'adverbe le début du chapitre 2 de son récit *Le Comité, confession d'un lecteur de grande maison*<sup>14</sup>. Et pourtant, il n'y a rien de plus proustien que ces phrases : « Longtemps je me suis hâté de bonne heure, l'après-midi du mardi, vers la rue Sébastien Bottin. »

Dans *Les Enfants du bon Dieu* (1952), le héros se nomme Minier, anagramme de Nimier. Cela fait penser à *Monsieur Jadis*, où Antoine Blondin cite à maintes reprises le nom de Roger Nimier<sup>15</sup>. Mais à la réflexion rien n'égale l'hommage de l'anagramme. Ce n'est pas dans l'essai qu'Antoine Blondin cosigne avec André Fraigneau, essai intitulé *Roger Nimier*<sup>16</sup> qu'il convient de chercher trace de l'hommage le plus vibrant ; l'anagramme est autrement plus éloquente. Elle suggère une pensée secrète et permanente : un jeune homme plein de vie, d'intelligence ne peut s'appeler que Nimier insinue l'anagramme.

---

<sup>13</sup> Blondin, Antoine, *L'Europe buissonnière*, Paris, Éditions Jean Froissart, 1949, p.107.

<sup>14</sup> Deguy, Michel, *Le Comité, confession d'un lecteur de grande maison*, Paris, Champ-Vallon, 1988.

<sup>15</sup> Blondin, Antoine, *Les Enfants du bon Dieu*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1952, pp.27, 61, 62, 133, 195.

<sup>16</sup> Blondin, Antoine et Fraigneau, André, *Roger Nimier*, Robert Laffont, coll. « Accent grave », 1964.

Tout porte à croire que les citations les plus percutantes ont vocation à devenir anonymes. En cela, elles ressemblent aux grandes inventions et il semble que l'hommage exige une part d'omission. Il y a une poétique de l'hommage, faite d'allusions et de demi-mots, d'ellipses et silence.



**Bibliographie**

- Blondin, Antoine, *L'Europe buissonnière*, Paris, Éditions Jean Froissart, 1949.
- Blondin, Antoine, *Les Enfants du bon Dieu*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1952.
- Blondin, Antoine, *Un singe en hiver*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1959.
- Blondin, Antoine et Fraigneau, André, *Roger Nimier*, Paris, Robert Laffont, coll. « Accent grave », 1964.
- Cendrars, Blaise, *Moravagine*, Paris, Grasset, 1926.
- Chardonne, Jacques, *Claire*, Paris, Grasset, 1931.
- Deguy, Michel, *Le Comité, confession d'un lecteur de grande maison*, Paris, Champ-Vallon, 1988.
- Déon, Michel, *Les Arches de Noé*, Paris, Gallimard, 1980.
- Déon, Michel, *Le Balcon de Spetsai*, Paris, Gallimard, col. « folio », 1984.
- Nimier, Roger, *Les Épées*, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1997.
- Nimier, Roger, *Le Hussard bleu*, Paris, Gallimard, col. « folio », 1977.
- Perec, Georges, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965.
- Térence, *Comédies*, Paris, Éditions Charpentier, 1860.



